



# **Louis-Napoléon dans le Midi: impressions et souvenirs**

<https://hdl.handle.net/1874/281120>

# LOUIS-NAPOLÉON

DANS LE MIDI.

## IMPRESSIONS ET SOUVENIRS.

On dit que l'Empereur, un jour aux Tuileries,  
 Parcourant soucieux les vastes galeries,  
 Dans ses bras prit un enfant!  
 Que ses lèvres de feu, sur ce front blanc pressées,  
 Lui firent pour toujours, de sublimes pensées,  
 Un diadème triomphant.

L. RICHARD.

La reine Hortense m'écrivait en 1834..... «Je me suis aperçue que dans les temps de passions on n'était pas plus indulgent pour le malheur que pour les hautes destinées; ce seront les générations futures qui, en apprenant notre histoire, s'attendriront peut être sur ce que nous avons souffert si injustement, et trouveront leurs pères un peu sévères d'avoir abandonné ceux qui n'ambitionnaient, après tant de gloire et de douleurs, que la patrie et l'affection de leurs concitoyens.»

Toute l'âme de la reine Hortense est dans ces lignes, si simples, si touchantes. Le prince Louis-Napoléon a hérité de cette âme, et du charme indéfinissable qui faisait de sa mère l'un de ces êtres privilégiés qu'il fallait aimer, ou ne pas voir.

L'amour de la reine Hortense pour son fils ne pouvait être égalé que par l'amour de Louis-Napoléon pour sa mère; c'est le souvenir de cette sainte

et éternelle affection que Dieu met entre la mère et l'enfant qui faisait encore couler les larmes du prince lorsqu'à Toulouse, il y a à peine un mois, il écoutait un des chants de sa mère au milieu des fleurs qui tombaient sur sa tête et des cris de *Vive l'empereur!* qui remplissaient son âme d'émotion bien plus que d'orgueil. Là où un homme ordinaire aurait senti son cœur se gonfler d'une joie toute de ce monde, en présence de cette foule qui l'acclamait presque à genoux, Louis-Napoléon rempli, comme dit l'Écriture-Sainte, de l'esprit de Dieu, sentait des flots de larmes monter de son cœur à ses yeux. Il songeait à sa mère au bonheur ineffable qu'elle aurait éprouvé si, près de lui, elle avait vu la France de 1852 venger la France de 1815.

Il songeait aussi au bien qu'il allait pouvoir faire, et ses pensées allaient à Dieu, à sa mère, à la France. Les efforts qu'il faisait pour cacher son émotion ne servaient qu'à la rendre plus grande. Cette âme, si maîtresse d'elle-même aux heures du danger, aux heures des immuables résolutions, s'abandonnait aux larmes, et ces larmes étaient une admirable hymne de reconnaissance à Dieu, à la France. Je les ai vues couler: j'ai compris alors comment cette âme jeune et forte, froide pour les méchants, tendre pour les bons, ne s'étant blâcée à rien, savait maîtriser les événements, les partis, créer en un jour ce que nos rois ne créaient pas en des années, monter aux plus hautes régions de la politique et descendre aux plus petits détails de la vie du pauvre!

J'avais quitté Paris le 9 septembre. Lorsque j'arrivai à Lyon, on n'y entendait parler que du Prince. Entrait-on dans un magasin, les uns s'inquiétaient de l'endroit où l'on serait placé pour le voir; les autres calculaient le gain que l'on allait faire en vendant davantage; les jeunes filles surtout se réjouissaient: pour elles, la grande affaire, c'était de voir le Prince.

A la halle, des aigles gravées sur d'énormes feuilles de papier décoraient les piliers et plus d'une boutique.

— Ah! disaient ces braves femmes, c'est nous qui allons lui assourdir les oreilles avec un cri qui ne sera pas Vive la république! Nous avons toujours travaillé pour lui. On disait que l'Empereur était un fameux lapin; ma foi, il en est un autre. Quand on lit son histoire, il faut pleurer; et l'on voit bien qu'il est comme son oncle, un homme surnaturel.

J'ai entendu et écrit presque aussitôt ce jugement populaire.

Sur le bateau à vapeur jusqu'à Avignon, je trouvais de jeunes et jolies femmes qui se rendaient dans les villes où le prince devait passer. L'une d'elles raconta qu'elle s'était enfuie de chez elle avec sa sœur sans l'autorisation de son mari. C'était à qui placerait son mot, son anecdote sur le prince.

A Avignon, cette ville aux souvenirs néfastes, à l'esprit rude et mercantile, on préparait une réception toute d'enthousiasme. Le préfet de Vaucluse a considérablement adouci le caractère des Avig-

nonnais. Il ne lui reste plus qu'un miracle à opérer, celui de soumettre à des réglemens de police les portefaix et commissionnaires, dont la réputation universelle engage souvent le voyageur à faire un long détour pour ne pas être en butte à leur brutale avidité.

Le prince, en restituant à Avignon le cloître des Dames de Saint-Joseph, a excité une vive reconnaissance à plus de vingt lieues à la ronde. Ces religieuses rendent de très grands services: elles consolent et moralisent ceux qui souffrent et ceux qui ont failli.

Je vis de loin le palais du pape, le musée et ce fameux pont d'Avignon, si populaire parmi les bonnes d'enfant par cette ronde:

Sur le pont d'Avignon,  
Tout le monde y danse en rond.

D'Avignon à Nîmes le trajet serait court, si le chemin de fer était meilleur. En passant par Tarascon, où l'on s'arrête près d'une heure, je causai avec un bon prêtre, simple, charitable, un de ces hommes selon l'Évangile et comme le clergé de France en renferme beaucoup. Il me parla du prince ainsi:

— Je suis vieux, madame, j'ai vu bien des choses; mais la plus surprenante, à mon avis, c'est ce qui se passe aujourd'hui. Dieu suscita l'empereur, en 1799, et à présent, voilà son neveu qu'il nous envoie. Il prend dans cette famille comme dans celle de David, et cela de préférence à une autre

maison qui semble avoir fait son temps. D'après ce que j'ai lu et entendu, le neveu de l'Empereur est, comme son oncle, le premier homme de son siècle. Seulement, Dieu, qui tient les évènements dans sa main et qui sait ce qu'il fait à chaque époque, a choisi pour celle-ci un bras fort, une tête calme et un cœur craignant Dieu!

— Vous êtes, mon père, lui dis-je avec le respect que ses cheveux blancs et ses paroles m'inspiraient, un juge voyant et appréciant les choses de la terre par la prescience de celles du ciel. Si vous lisiez l'histoire du Prince, vous y verriez jusqu'à quel point il est l'envoyé de Dieu. On est porté même à croire qu'il avait reçu cette révélation d'en haut, quand, à Ham, privé de la liberté, entouré d'amis fidèles, mais trop peu nombreux pour faire une révolution en sa faveur, sans ressources, sans argent, en face d'un trône où sur chaque marche un héritier venait s'asseoir, Louis Napoléon, seul avec ses livres, sa plume et sa foi, songeait à ce qu'il ferait lorsqu'il *règnerait* sur la France.

— Est-ce possible? s'écria le bon curé, en joignant les mains; puis, souriant avec une légère malice, il reprit: Et son évvasion de Ham, si miraculeuse! Et ce petit nombre d'amis, dont l'histoire gardera les noms, se multipliant pour le le sauver! Et ce docteur si dévoué, si spirituel, coiffant d'un bonnet de nuit le traversin du Prince, tâtant le pouls à ce traversin, marchant sur la pointe du pied pour ne pas éveiller ce traversin que le commandant du fort, arrêté sur le seuil de la porte, re-

gardait avec la satisfaction d'un homme qui se dit :  
« Voilà mon prisonnier, je le vois, je suis sûr qu'il est là sous mes verroux ! »

Et le prisonnier courait à travers champs ; Dieu et l'amour filial lui donnaient des ailes : il allait vers un père mourant ! J'ai lu tout cela, madame, il y a déjà longtemps, mais je m'en souviens comme si c'était hier ; et tenez, voilà de braves gens qui nous écoutent.

— Approchez, mes enfants ; avez-vous lu l'histoire du prince Louis-Napoléon ?

Les uns la connaissaient, d'autres n'avaient que des idées confuses. C'étaient pour la plupart des ouvriers. L'un d'eux avait servi ; il prit la parole :

— Je la connais, moi, l'histoire ; mon frère était à Boulogne. Il m'a dit que le Prince était si brave, si brave, qu'il offrait sa poitrine aux balles. Puis, quand on l'eut jeté à la mer et qu'il ne pouvait plus nager, qu'on ne lui voyait plus que le bout des doigts hors de l'eau, il allait périr, quoi ! mais le bon Dieu ne le voulait pas ; des marins l'ont sauvé : ils prenaient le Prince pour un particulier, ils ne savaient pas qu'ils sauvaient la fortune de la France !

---

En arrivant à Nîmes, je sentis que l'on y respirait un air vivifié par le soleil et les arts ces deux sources de la vie matérielle et intelligente. De toutes les villes que je venais de parcourir, aucune n'avait produite sur moi cette impression.

Aux Arènes le marteau retentissait. J'y trouvai

les maçons, les charpentiers. Les uns élargissaient un passage et dégageaient les marches d'un escalier romain, les autres travaillaient à l'estrade qui devait recevoir le prince et sa suite.

Je questionnai les ouvriers, je leur demandai ce qu'ils comptaient crier sur le passage du prince :

— Eh! vraiment Vive l'Empereur! Il y a assez longtemps que nous l'avons dans l'idée, c'est un fameux homme, allez! Il a risqué sa tête pour nous sauver le 2 décembre. Nous allons le recevoir comme il faut. La ville est bonne.

— Et que comptez-vous faire?

— Nous comptons crier à pleins poumons et jouer du sifre et du tambourin dans les rues de la ville, tout le temps qu'il y restera. Quant au reste, notre maire s'en occupe et tout ce qu'il fait sera bien fait. Vous voyez nos arènes: elles ont soixante portes; du temps des Romains cinquante-six étaient ouvertes au peuple; voici celle des gladiateurs, celle des condamnés, celle des Vestales, celle de l'Empereur.

— Et par quelle porte passera le Prince-Président?

— Par une des portes du peuple, celle-ci. Il est arrivé par le peuple, c'est lui qui va le couronner Empereur!... Voyez! nous agrandissons le passage, mais on ne mettra ici ni tapis, ni velours; il faut que le prince voie bien le ciment romain et le travail de ce temps-là. On ouvrira à la foule les cinquante-neuf portes; il entrera bien ici quarante mille personnes, et il y en aura bien d'autres dans

les galeries. Allez, ce jour-là le prince ne verra pas les pierres des arènes : il ne verra que des têtes.

En quittant ces ouvriers au langage animé, énergique et coloré, je me rendis au temple de Diane, aux bains d'Auguste, magnifiques monuments encadrés dans un amphithéâtre d'éternelle verdure et dominés par ce phare, cette tour de Charlemagne dont mille ans d'existence ont fait une ruine aussi imposante que pittoresque.

L'un de nos premiers archéologues, M. Auguste Pelet, auquel Nîmes doit la découverte de ce fameux *castellum* qui amenait autrefois dans tous les quartiers de Nîmes l'eau des aqueducs, a été présenté au Prince et l'a accompagné dans sa visite à la Maison-Carrée. Louis Napoléon a promis à M. Vidal, maire de Nîmes, la somme nécessaire aux réparations du *castellum*.

Nîmes avec ses antiquités, ses boulevards, ses maisons en pierre calcaire du grain le plus blanc et le plus fin, sa porte d'Auguste, ses fontaines, ses fleurs, ses fruits, sa gaîté et ses richesses, a été l'une des villes le plus en harmonie avec les goûts et les études archéologiques du prince Louis-Napoléon.

A Nîmes, tout contribue à attirer les voyageurs. L'hospitalité de ses habitants, son doux climat, et l'affabilité loyale avec laquelle on accueille les étrangers dans les hôtels. L'un d'eux, l'hôtel de *Paris*, situé sur le boulevard entre les Arènes et la Maison-Carrée, est surtout en réputation. Il y a à Nîmes de la poésie jusque dans le commerce,

mais cette poésie se change en fiel dès qu'on parle aux commissionnaires et portefaix nîmois, des portefaix et commissionnaires avignonnais.

Ces coquins-là, ces brigands, disent-ils, s'écorcheraient de la tête aux pieds, s'ils savaient trouver de l'or entre leur peau et leurs os.

Voici comment un vieux portefaix de Nîmes m'a raconté l'assassinat du maréchal Brune.

— On dit que c'était affaire de politique, c'est une blague, c'était un petit mulet; sans ce petit mulet, on n'aurait rien fait à ce pauvre homme.

Je ne comprenais rien au petit mulet.

— C'est bien simple, pourtant; le maréchal revenait d'Espagne avec un petit mulet plus chargé d'or qu'il n'était gros. Pour avoir le mulet, on a tué l'homme. La preuve c'est que pendant qu'on l'assassinait, il y en avait qui emmenaient le mulet.

Ce jugement populaire prouve combien le peuple resterait étranger aux haines politiques, si d'odieux instigateurs ne leur soufflaient une passion qu'ils servent souvent sans la comprendre. Lorsque le peuple est de sang-froid, il met à la place de la politique le vol, le pillage. Ces choses lui font horreur, mais il les comprend et il les applique aux évènements qu'il connaît par tradition.

De Nîmes à Montpellier, un chemin de fer dans l'enfance de l'art vous conduit en peu d'heures. Là sont les grandes fortunes, les opinions fortement tranchées.

Près du Château-d'Eau, sur cette magnifique promenade du Peyrou, d'où l'œil ébloui embrasse

à la fois les Cévennes, les Alpes, les Pyrénées et la Méditerranée, je m'assis sur un banc où se trouvait un ouvrier terrassier. Je le questionnai sur l'esprit de la ville, et voici ce qu'il me répondit :

« Il y a quatre mois que nous commençons à vivre; le diable était dans la ville, l'un tirait à droite, l'autre tirait à gauche. Enfin on a renvoyé un bon nombre de gens en place, les ennemis du Président. La désunion n'est plus si grande, et puis on ne fait plus le mal en son nom, l'on n'arrête plus de pauvres ouvriers dont le seul crime était d'aimer le neveu de l'Empereur, crime très grand aux yeux des autorités qui gouvernaient Montpellier au moment du 2 décembre. On a mis alors en prison et envoyé en Afrique plus d'un bonapartiste; c'est vrai comme voilà le soleil. Mais quand le Président sera empereur, il trouvera bien le moyen de faire grâce et justice. »

Ceci peut servir à expliquer le cri de VIVE L'AMNISTIE ! jeté par les artisans dans le bal donné par la ville au prince Louis-Napoléon. Mais je rendrais difficilement l'effet produit par la réponse du prince si belle, si laconique, si profondément sentie.

« L'amnistie est dans mon cœur plus que sur vos lèvres, méritez-la, et vous l'aurez. »

Qu'il me soit permis d'être ici l'écho de toutes les villes que j'ai parcourues : Une amnistie complète serait aussi funeste à la France que le débordement de l'Océan. Lisez les journaux de Londres, de la Belgique, lisez les pamphlets, ces petits livres incendiaires, immoraux, sans foi ni loi, qui

cherchent à se glisser dans les plus petits villages pour y répandre un venin qui, semblable à celui des reptiles, trouble la raison avant d'ôter la vie. Non, non, pas d'amnistie complète, mais des grâces, des grâces en grand nombre pour tous les cœurs égarés, ouverts à la reconnaissance, au désir de vivre heureux et tranquilles au milieu de leurs familles. Ah ! qui sait mieux que moi tout ce qu'il en coûte à Louis-Napoléon pour condamner, et avec quelle joie il sait absoudre ! Qui a plus demandé, qui a plus obtenu que moi de cette âme généreuse ! Non-seulement le retour des exilés, mais encore de l'argent pour les familles ? Ce n'est pas une brochure que je ferais aujourd'hui si je disais tous les traits charmants que je sais de lui, toutes les actions touchantes que je lui ai vu faire, ce serait un livre ! Que de larmes séchées, que de familles sauvées de la misère, du désespoir ! Dieu m'a cruellement frappée, mon cœur est mort à toute joie, mais il bat encore au souvenir du bien que j'ai pu faire par les mains de celui dont l'Empereur disait : **IL AURA UN BON COEUR, UNE BELLE AME, C'EST PEUT-ÊTRE L'ESPOIR DE MA RACE !** »

Tout enfant, à Aremberg, sous le toit de l'exil, mais près de sa mère, celui que la France saluera Empereur quand on lira ces pages, avait été mis en pénitence, tout seul dans une chambre, dont une fenêtre à quatre pieds du sol, donnait sur la campagne. Quand l'heure du déjeuner fût venue, on ouvrit la porte au petit prisonnier qui sautait gaiement au milieu de la chambre, sans veste, ni

souliers, ni pantalon. Conduit devant sa mère pour rendre compte de ce costume plus que léger, le jeune prince d'une voix émue, lui dit : « Ne me grondez pas, maman, c'est un petit enfant presque nu qui a passé sous la fenêtre. Je lui ai donné mes habits.

La reine Hortense le couvrit de baisers. L'homme est resté ce qu'était l'enfant, bon jusqu'à l'oubli de lui-même.

Je ne fais pas ici l'itinéraire du voyage du Midi, on le trouvera dans le *Moniteur*, dans des brochures consacrées à ce récit officiel, j'écris ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, passant d'une ville à l'autre, selon mes souvenirs.

---

La première personne que je rencontrai en descendant de voiture, à six heures du matin, à Carcassonne, fut un pauvre mendiant si cassé, si souffreteux et cependant à l'air si doux et si réjoui que je m'arrêtai pour lui parler. C'était un vieux soldat de la république et de l'empire; il avait commencé à servir sous le général Rochambeau. Il avait quatre-vingt onze ans, une fille infirme et vivait d'aumônes.

— « C'est égal, ajouta-t-il, avec un sourire, je vais voir le neveu de mon empereur ! On m'a dit qu'il me fera une petite pension, si M. le préfet la lui demande pour moi. Je suis natif de Carcassonne, bien connu, mais M. le préfet ne s'inquiète guères de moi. »

— Venez me voir demain, lui dis-je.

Il vint tout tremblant et s'appuyant aux murs. Il m'apportait sa pétition. La voici mot à mot :

« Monseigneur,

« Je suis Antoine Escande, un vieux de l'empire ! J'ai quatre-vingt-onze ans ! Je n'ai pas tous les jours du pain et j'ai mis en gage mon chaudron où je faisais cuire mes oignons. Je me jette à vous, monseigneur, pour obtenir un secours de votre bonté !

« *Vive l'Empereur !*

« Antoine Escande, Carcassonne, rue du Mail, 55. »

En donnant de la publicité à cette pétition, je n'ai pas voulu seulement attirer l'attention de celui dont le peuple dit : « Il peut tout et il nous aime ! » j'ai voulu que la génération actuelle comprit bien tout ce que l'empire renfermait en lui de puissante grandeur, puisque ses vétérans croient que leur nom porte avec lui comme un reflet de cette impérisable époque. Antoine Escande se nomme comme Fernand Cortès se nommait à Charles-Quint et pour appuyer sa demande un seul titre lui suffit : — « Je suis un vieux soldat de l'empire ! »

Carcassonne et la ville de Barbès : il y a là douze cents fanatiques portant la médaille de leur chef, triste arrière-garde d'un parti où, pour un rêveur honnête, on trouve cent ambitieux auxquels le bien-être du peuple sert de prétexte pour alimenter le foyer toujours mal éteint des révolutions. En voyant le midi recevoir le Prince avec des trans-

ports d'allégresse et de reconnaissance dont les journaux ont été impuissants à rendre la vérité, on a pu mesurer l'abîme où la société allait tomber. Toutes ces bannières sur lesquelles on lisait ; *Au saveur de la France!* tous ces cris d'amour d'espoir disaient les atrocités commencées, les terreurs de l'avenir. Plus une ville avait souffert, plus elle acclamait le Prince.

Les débris du parti républicain murmuraient chaque fois que, sur sa route, Louis-Napoléon r'ouvrait un couvent, relevait une église. Semblables aux damnés qui maudissent Dieu, ils maudissaient la main qui affermissait le culte catholique, ce culte qu'ils ont juré de proscrire, si l'heure du triomphe venait à sonner pour eux ! Mais elle ne sonnera pas cette heure funeste ! Dieu protège la France !

Dans le couvent des Carmélites, à Carcassonne, voici la prière que la supérieure m'a remise. Elle fut écrite par elle au mois d'avril .



« O Dieu infiniment bon, tout-puissant et éternel, daignez, nous vous en conjurons, au nom et par les mérites infinis de N.-S. Jésus-Christ, exaucer les vœux et les prières que nous vous adressons pour l'illustre président Louis-Napoléon. Faites qu'il soit toujours un prince selon votre cœur, donnez-lui la sagesse de Salomon et toutes les grâces nécessaires pour le gouvernement français ; cou-

vrez-le de votre protection, conservez-le, et après l'avoir comblé des plus abondantes bénédictions sur la terre, daignez-le couronner de gloire dans le ciel.

«Amen! Amen! Amen!»

«Cette prière a été déposée par notre révérende mère dans l'intérieur de la coupe du ciboire qui se conserve dans le tabernacle de notre chapelle des Carmélites à Carcassonne, le 7 avril 1852.»

Depuis ce jour on n'a pas dit une messe dans cet asile consacré à la prière pour tous, sans que cette hymne vers Dieu n'ait appelé ses bénédictions sur la tête du Prince.

— Nous ne le verrons jamais, me disaient ces saintes femmes, mais nous voudrions bien qu'il sût que nous l'aimons et le respectons comme l'envoyé du Seigneur.

La veille de l'arrivée du Prince à Carcassonne, on me présenta deux paysanes: l'une fraîche, grasse, coquettement endimanchée; l'autre pâle, maigre, couverte d'habits de deuil, moins tristes que son visage. Elle se tenait à l'écart, et ce fut l'autre qui prit la parole:

— J'ai quatorze enfants tous grouillants, dont dix garçons. Je crois que j'ai droit à une pension, et je voudrais bien qu'on me rédigeât une demande. On m'a dit que vous auriez cette bonté.

— Êtes-vous dans la misère?

— Pas absolument. J'ai un petit bien, mais j'ai quatorze enfants tous grouillants, dont dix garçons, et l'on m'a dit que Président me ferait une pension, parce que l'Empereur son oncle en faisait.

— Demandez votre pension, ma brave femme, lui dis-je, mais je crois que vous ne l'aurez pas. Louis-Napoléon a moins besoin de bras pour la guerre que pour la paix. Les campagnes n'ont pas assez de travailleurs; il faut que vos fils travaillent. Si le gouvernement pensionnait toutes les familles nombreuses, le trésor serait vite épuisé.

La pauvre femme en deuil s'avança alors. Pauvre femme! Elle venait de faire vingt-cinq lieues pour présenter au Prince un recours en grâce. Elle pleurait, elle se nommait Escombets; elle venait de Barron, département du Gers. Elle me raconta qu'elle portait le deuil de son mari, qu'il était mort en Afrique deux jours avant d'avoir été gracié.

— «Car on l'avait gracié, Madame, et ce fut là ce qui me rendit le coup plus dur.»

— Et quelle grâce venez-vous donc demander?

— Hélas! Madame, celle de mon pauvre enfant! Un garçon qui n'a pas vingt ans, que des misérables ont embauché en embauchant son père. Il est bien repentant et voudrait bien revenir pour travailler et nous nourrir, moi et mes deux autres petits enfants. On se loue de lui en Afrique, on en donnera de bons renseignements. J'ai fait une supplique; croyez-vous que le Prince la lise?

— Oui, ma brave femme, et de plus, je crois qu'il vous rendra votre enfant. Le Prince ne refuse jamais, quand il s'agit de faire du bien.»

Depuis la première ville jusqu'à la dernière, visitée par le Prince, que de plaintes, que de misères, que de réclamations, que d'exigences! Mais parmi

les solliciteurs obscurs, j'ai remarqué la même particularité qui existe parmi les solliciteurs des classes élevées. Ce ne sont pas les misères les plus vraies, les titres les mieux établis qui se mettent en avant.

«Il n'y a que les honteux qui perdent,» disait l'Empereur.

Jamais ce mot bien connu n'a reçu une application plus large que de nos jours. La moitié de la France demande à l'autre!

---

De Carcassonne au bassin de Saint-Ferréol, le trajet est court. Le bruit s'était répandu que le Prince s'y arrêterait, en allant à Toulouse. Cinquante-neuf chevaux de poste et trente postillons avaient été commandés. Les ouvriers faisaient depuis plusieurs jours les plus grands préparatifs. On avait consacré une somme considérable à l'achat d'une magnifique tente, les villages des environs s'étaient parés, on attendait le Prince; tout à coup l'on apprend qu'il ne passera point à Saint-Ferréol. Ce fut un désappointement général. Le bassin de Saint-Ferréol, cette œuvre gigantesque du génie de Riquet, avait inspiré à M. le comte de Morel d'Aiguebelle la pensée d'en faire la description dans une notice dédiée à Son Altesse Impériale Louis-Napoléon. Cette description, courte et claire, n'a pas plus de deux pages; l'auteur espère qu'un jour, en la lisant, le Prince pourra se faire une idée d'un travail qui sera toujours l'objet du juste orgueil des habitants du Languedoc.

Près de Saint-Ferréol, une toute petite ville,

Saint-Félix-de-Caraman, située au sommet d'une montagne, attendait aussi le Prince. Elle n'avait à lui offrir que ses vœux, ses fleurs, ses arcs de triomphe en feuillage. Le curé, son seul chef, s'était institué le maître des cérémonies. Saint-Félix-de-Caraman, qu'on appelle la petite Russie du Midi, parce qu'il y neige quand le soleil brille vif et chaud à Toulouse, est une ancienne ville forte; elle garde sur ses murailles, hautes et noires, la trace profonde des boulets; cette trace rappelle encore la désastreuse journée qui livra le duc de Montmorency au cardinal de Richelieu.

Il n'y a à Saint-Félix-de-Caraman ni sous-prefet ni magistrat. On y vit dans une paix si grande, que la ville semble une famille. Le digne curé, qui, depuis trente-quatre ans, gouverne avec le cœur et l'esprit ce docile troupeau, avait une demande à faire au Prince. Depuis huit jours il ne dormait plus; la crainte, la joie, l'espérance l'agitaient tour à tour. Il voulait mettre le clocher de son église sous la protection de Louis-Napoléon. Il avait préparé une éloquente prière. Je peindrais mal ici sa tristesse, lorsqu'en me montrant son clocher, l'un des plus anciens et des plus vieux des villes du Midi, il me disait :

« Voyez, madame, ses pierres se détachent et tombent tous les jours, sans que je puisse le faire réparer! Si le Prince l'avait vu, il l'aurait admiré, et j'aurais obtenu le peu qu'il faudrait pour l'empêcher de tomber en ruine. Ah! c'est un grand malheur pour nous qu'il ait pris l'autre route. Je

«serai peut-être forcé de faire le voyage de Paris  
«pour mon cher clocher!»

J'ai su depuis que l'archevêque de Toulouse  
s'intéressait à ce vieux monument, et j'espère que  
les habitants de Saint-Félix-de-Caraman béniront  
aussi le nom du prince Louis-Napoléon.

Toulouse, cette ville de poésie, avait reçu dans  
son sein toutes les populations des campagnes; elles  
voulaien voir l'homme qui les avait sauvées de la  
misère, de l'incendie, de l'assassinat, le remercier,  
le bénir. Vieillards, enfants, hommes, femmes  
avaient fait, les uns cinq, les autres dix, vingt,  
trente lieues, à pied, à cheval, en charrette, comme  
ils avaient pu. Toulouse offrait l'aspect d'un jardin  
anglais sablé. On avait planté les rues avec un art  
charmant; ces arbres improvisés ont prêté leur  
frais ombrage au Prince qui s'est avancé, au milieu  
des fleurs et des cris de joie et d'amour, jusqu'à la  
cathédrale, où l'attendait le clergé. Une indicible  
émotion a accueilli le discours du Prince répondant  
à l'archevêque:

«Les paroles que vous avez bien voulu m'adres-  
«ser me rappellent cette voix vénérable qui me fit  
«entendre autrefois les consolations de la religion  
«alors que j'étais captif. Je les reçus ces consola-  
«tions avec reconnaissance; elles m'étaient données  
«avec tant de bonté!... Le souvenir m'en est pré-  
«cieux et cher. Oui, Monseigneur, la religion a  
«des remèdes et des douceurs qu'on chercherait

«vainement loin d'elle, et l'Église a des prières  
«qu'on doit réclamer avec confiance, dans la bonne  
«comme dans la mauvaise fortune.»

En se rendant au Polygone, au milieu d'une foule innombrable, le Prince aperçoit un petit paysan de cinq à six ans, qui, porté par une femme, lui tend les bras et crie vers lui. A l'instant le Prince s'arrête, l'enfant est pris par les aides-de-champ et placé sur le cheval même de Louis-Napoléon.

— Que veux-tu, mon enfant ?

— Je veux mon père; je suis si petit! Je ne peux pas me nourrir seul, et mon père ne me donne plus de pain.

— Où est-il, ton père ?

— On l'a envoyé bien loin, bien loin; rendez-le moi.

— Tu l'auras, mon enfant, s'écrie le Prince en embrassant le petit paysan et en donnant la demande en grâce au brave général de Goyon, dont la main ferme et juste aide le prince à grâcier les égarés et les coupables repentants.

A quelques pas de là, comme si Dieu voulait récompenser le Prince, une belle jeune fille de quatorze à quinze ans se fait jour à travers la foule et les chevaux. Un vieux militaire, son père, l'accompagne: elle tient trois couronnes. Le Prince s'arrête encore; alors la belle enfant, bien rouge, bien émue, lui présente ses trois couronnes:

— «Sire, lui dit-elle, voici des violettes, la couleur que l'Empereur aimait;

«Voici des immortelles, symbole de sa gloire;

«Et voici l'héliotrope, emblème de l'amour que la France a pour votre Altesse Impériale!»

Braves gens qui ne savent pas le langage des cours, mais qui parlent d'après leur cœur et dont le respect est primitif! Le prince a pris les trois couronnes et donné en échange une magnifique épingle; mais quelque fût sa valeur, les trois couronnes en avaient davantage.

— Qu'il est charmant! criaient les femmes du peuple, comme il regarde, comme il sourit!

— Mais on nous avait dit qu'il était laid! ah bien oui, laid! nous le trouvons joli, nous!

Je rapporte ces propos, très futiles en apparence, parce qu'ils ont au fond une très grande portée. En entendant les femmes du monde exprimer dans un autre langage la même pensée, je leur demandai qui avait pu répandre ce bruit aussi absurde que malveillant.

— Eh! mon Dieu! ce sont nos représentants! Ils nous en faisaient un épouvantable portrait; et, quand nous l'avons vu gracieux, élégant, avec un regard qui va au cœur, nous avons été si surprises que nous nous demandions si des fées l'avaient changé en route.

— Comment, vos représentants mentaient à ce point! leur dis-je.

— Oh! ils ne l'aimaient pas et tous les moyens leur étaient bons. En cherchant à lui nuire dans l'esprit des femmes, ils savaient bien ce qu'ils faisaient!

— Y a-t-il réaction?

— Oh! complète, trop complète, car nous avons fait des folies; voyez nos chapeaux?

— Eh bien?

— Ils n'ont plus de fleurs: les bouquets une fois jetés, nous avons arraché ceux de nos chapeaux pour lui en jeter encore.

C'était vrai.

Ce que les représentants avaient dit aux dames de Toulouse, les représentants des autres villes l'avaient dit aussi.

A Carcassonne, deux ouvriers traversent une chambre où j'étais et vont à un autre ouvrier qui entrait:

— Eh bien! tu l'as vu comme nous?

— Oui, bien! Je suis content. C'est un joli homme! Et avec ça un air aimable!

— As-tu vu danser son cheval sous lui? C'est incroyable! On ne dirait pas qu'il tient la bride; ah! qu'il a bien fait de se faire voir!

Je n'ajoute pas un mot. J'en oublie plutôt. Ces ouvriers avaient dû être tant soit peu fanatiques de Barbès avant l'arrivée du prince, qu'en voulant desservir on a servi.

Je citerai ici une lettre que j'ai reçue de Toulouse.

— «Madame, je ne vous entretiendrai pas de ce que tout le monde sait, de ce que vous avez pu voir et entendre, mais de quelques particularités qui vous seront peut être agréables, si vous écrivez l'histoire du voyage de notre futur Empereur.

«J'évaluerai à plus de deux cent mille âmes les

«groupes du polygone. Les braves paysans qui, à  
«l'unanimité, avaient voté l'empire, auraient voulu  
«qu'on les fît mettre en un immense rond, et que  
«le prince vînt au milieu d'eux recevoir l'ovation  
«populaire la plus sincère et la plus majestueuse.  
«Ils regrettaient vivement de n'avoir pu jouir de  
«ce bonheur.

«Un de mes amis me racontait que le père d'un  
«de ses fermiers, âgé de plus de quatre-vingts ans,  
«était venu à pied de cinq à six lieues pour *saluer*  
«*son empereur avant de mourir!*

«Le Prince passait dans la rue du Tore au mi-  
«lieu d'une pluie de fleurs: il aperçoit à un balcon  
«une jeune et jolie femme, et lui jette un des bou-  
«quets dont sa voiture était jonchée. La dame saisit  
«ce bouquet, le porte à ses lèvres et salue le prince  
«avec la grâce vive et expressive de nos méridio-  
«nales. Or, devinez à qui le prince venait de jeter  
«son bouquet? A la femme d'un *farouche* républi-  
«cain. Ces fleurs ont opéré un miracle: le farouche  
«républicain est devenu tout à coup l'un des plus  
«chauds partisans de Louis-Napoléon.

«Oh! madame, si le temps ne me pressait pas,  
«que de choses je pourrais vous dire encore! J'ajou-  
«terai seulement que la présence du Prince dans  
«le Midi a opéré bien des conversions. On doit  
«l'avouer, si les courtisans, ces amis si dangereux  
«pour tous les pouvoirs, exaltent souvent les ac-  
«tions les plus ordinaires des têtes couronnées,  
«que ne disent pas leurs ennemis! Que de fois nos  
«représentants revenant de Paris, nous avaient

«trompé sur le caractère, l'intelligence, les intentions du prince Louis-Napoléon!»

A Bordeaux, deux graves questions occupaient les esprits et excitaient l'inquiétude à un degré presque égal, bien que fort différent. On n'entendait parler que de ces deux choses quelque part que l'on allât.

Les hommes disaient :

— «Avec l'Empire, aurons-nous la guerre?»

Les femmes disaient :

«— Avec l'Empire, aurons-nous les tailles courtes?»

Le discours du Prince, ce discours que l'on sait par cœur et qui a surpassé en noblesse et énergie tout ce qui a été dit et écrit en politique, a résolu la première question. Quant à la seconde, elle est beaucoup plus grave que celle de la guerre; et le Prince, si grand homme d'État qu'il soit, est tout à fait incompetent pour la décider. Tout dépendra de l'Impératrice! Mais si elle est jeune, svelte, gracieuse, aimant les arts, les lettres, je ne puis croire qu'elle aime les tailles courtes.

Parmi la véritable avalanche de poètes qu'a fait naître le discours de Bordeaux, j'ai remarqué une fort belle ode de M. le comte Denis de Thésan, j'y prends au hasard ces six vers :

.....  
«Salut, ô noble cœur ouvert aux grandes choses!

«Salut, esprit profond, qui, remontant aux causes,

«Comprenez les effets au vulgaire cachés!

«Salut gloire et courage! Au fort de la tempête

« Dieu vous a suscité : vers lui levez la tête ;

« La force vient d'en haut ! avec la foi , marchez ! »

.....

A Mortagne, un tout petit endroit, situé entre Bordeaux et Rochefort, l'on racontait que, pour le bien recevoir, on avait voté 1,500 francs, dans un village où le Prince devait passer. C'était énorme pour ce village ! J'en fis la réflexion, et des marchands ambulants me répondirent : « Non, non, ce n'est pas trop, personne ne les y a forcés, ils l'ont fait d'eux-mêmes, et vraiment, si nous gagnons notre vie, n'est-ce pas à lui que nous le devons ! »

A Châtelleraut, cette ville où le Prince avait été salué il y a dix-huit mois, aux cris de *Vive la République* par les deux mille ouvriers de la manufacture, ces mêmes ouvriers l'ont entouré aux cris de *Vive l'Empereur !* Questionnez-les. Ils sont aussi napoléoniens qu'ils ont été républicains, et ils le sont avec bon sens : ils ont mis en regard ce qui s'est passé dans la Nièvre, dans le Midi, et ce qui se passe aujourd'hui. Avec la République, l'assassiant, le pillage, l'impossibilité du travail ; avec l'Empire, le calme, le commerce, le travail.

Un chef d'atelier disait à trente ouvriers sous ses ordres : « Mes amis, vous resterez dans les chantiers le jour de l'arrivée du Président. Vous ne l'aimez pas, ni moi non plus. Mais il est prudent de ne pas crier *Vive la République* ; Châtelleraut *s'est bien corrompue.*

— Mais, monsieur, répondirent les trente ouvriers, notre idée n'est pas de rester, nous voulons

le voir et ne nous ne crierons pas Vive la République.

« — Et que crierez-vous donc, malheureux ?

« — Ah dame ! monsieur, ça nous regarde. »

Les trente ouvriers ont crié *Vive l'Empereur !* comme un seul homme, et le chef d'atelier s'est consolé en murmurant : *Vox populi vox Dei.*

---

A Grenoble, le Prince a pu lire sur une inscription : *« Ici les habitants se sont attelés à la voiture de l'Empereur. »*

Une autre inscription portait ces mots remarquables : *« L'Empereur arriva à Grenoble le 8 mars et les habitants vinrent lui apporter sur leurs épaules les portes de la ville. Aujourd'hui, Grenoble offre à Napoléon III son cœur et son dévouement quand même. »*

Louis-Napoléon n'est pas entré dans une ville sans entrer dans une église. A Toulon, l'abbé Bourgade, aumônier de la marine, en recevant de ses mains la croix de la Légion-d'Honneur, l'a remercié par quelques mots qui méritent d'être conservés :

« Je suis profondément ému de recevoir la croix de la main du héros qui sauva la France. Je la porterai comme un précieux souvenir de l'Empereur, qui a r'ouvert les églises, et de votre Atlasse Impériale, qui a empêché qu'elles soient fermées. »

Il faut le dire en passant, les discours les plus remarquables prononcés pendant ce voyage, ont été ceux des prêtres et des évêques.

Les églises du Midi ! Qui peut dire leur beauté ? qui peut donner une idée de Saint-Sernin à Toulouse, de Sainte-Perpétue à Nîmes, de Saint-Just à Narbonne, des cathédrales d'Auch, d'Aix, de Montpellier ? La France est bien plus religieuse qu'elle ne le croit elle-même. Tout l'argent que le Prince donne pour réparer un clocher, relever une église ou aider à en bâtir de nouvelles, n'appauvrira jamais la France. Dieu bénit la main et le trésor de celui qui s'appuie sur lui.

A Saint-Étienne, un bon curé de campagne, plus heureux que le curé de Saint-Felix-de-Caraman, se fait jour près du Prince et l'arrête : « Prince, lui dit-il, que Dieu veille sur vos jours et fasse triompher votre courage pour le bonheur de la France. » Le Prince sourit, remercie et va s'éloigner. Le curé l'arrête encore ; « Prince, on ne s'adresse jamais en vain à votre noble cœur. Au milieu des neiges, des frimas de ma montagne, les voyageurs sont souvent exposés à s'égarer et à perdre la vie. Il faudrait une cloche à mon village, une cloche dont le son allât au loin porter l'espérance et le salut au voyageur en détresse. Mais je n'ai pu trouver que 230 francs, Prince et pour arriver à 2,000 francs, qui me seraient nécessaires.... — Vous aurez votre cloche, monsieur le curé, interrompit le Prince, je vous accorde les 1,800 francs qui vous manquent. Parlez-moi de vos pauvres, de vos travaux, de vos montagnes. »

Le bon curé pleurait de joie, et lorsque, le lendemain, en arrivant à Graix, il annonça que, grâce

au Prince, les voyageurs perdus dans les sentiers du mont Pilate seraient sauvés, il y eut fête au village, et les cris de *Vive l'Empereur ! Dieu le garde ! Dieu le bénisse !* se firent entendre longtemps.

A Tours, il a fallu trois jours pour écouler le flot sans cesse renouvelé des étrangers pour lesquels des convois de quinze cents personnes partant d'heure en heure n'étaient plus suffisants. Blois, Poitiers, La Rochelle, Rochefort, Angoulême, Saintes ont eu leurs poètes, leurs bals, leurs dîners, leurs jeunes filles, leurs cris d'amour. Les plus petits villages ont mêlé à cette marche triomphale leurs hymnes de reconnaissance. Mais que dirais-je d'Amboise? Que de fois, passant au pied des murs de ce vieux château, n'ai-je pas songé à cet émir, à cet homme audacieux que j'avais souvent maudit et admiré! Je savois de son intérieur des détails touchants, et j'ai eu foi en lui dès l'instant où il a donné sa parole.

Que peut-on lire de plus noble et de plus expressif que sa lettre d'adieu à celui qui lui a rendu plus que la vie, en lui rendant la liberté!

Il ne l'appelle pas Monseigneur, il le nomme mon Seigneur, c'est à-dire mon maître :

« Louange au Dieu unique. Que Dieu prolonge  
« les jours de mon seigneur le prince Louis-Napoléon; qu'il lui donne la victoire et le bonheur le  
« plus complet.

« Vous m'avez fait l'accueil le plus bienveillant;  
« vous m'avez accordé des honneurs que pas un au-

«tre homme que vous n'eût accordés à un homme  
«comme moi. Personne ne s'étonne de ces actes  
«généreux, car c'est vous qui les enseignez au  
«monde.

«Que votre règne se prolonge autant que la durée  
«du soleil, autant que le niveau des mers, et puis-  
«siez-vous accomplir tous vos désirs.

«Je retourne à Amboise, car je sais que vous  
«êtes occupé d'affaires considérables (que Dieu vous  
«viene en aide!); mais je suis certain que vous ne  
«m'oublierez pas plus si j'habite Amboise que si  
«j'habitais Paris.

«Je sais que la France demande que vous soyez  
«empereur; vous méritez ce titre à cause de tout  
«ce que j'ai vu, à cause de tout ce que j'ai appris.

«J'espère que vous me donnerez la permission  
«de venir, à cette occasion, me réjouir à Paris avec  
«tous ceux qui vous aiment; et, je vous le jure, à  
«moi seul je prendrai la moitié de la joie; je n'en  
«laisserai que l'autre moitié à partager entre vous  
«et vos autres amis.»

Les journaux ont raconté jour par jour les vi-  
sites, les promenades d'Abd-el-Kader; mais ils ont  
passé sous silence les nombreuses déclarations d'a-  
mour que les femmes du monde lui ont adressées  
pendant son court séjour à Paris. L'une d'elles a  
poussé le fanatisme arabe jusqu'à risquer sa vie sous  
les roues de sa voiture pour lui remettre, sur le  
Pont-Royal, un bouquet symbolique composé des  
fleurs les plus rares.

Le lendemain de ce jour, l'émir déjeunait chez

le général Magnan avec madame Le Fèvre-Deumier. On parla du buste du Prince; l'émir témoigna le désir de l'avoir, et la gracieuse femme, dont le ciseau intelligent est le seul qui ait su rendre le regard du Prince, lui promit qu'il l'aurait avant la fin du jour. Abd-el-Kader, en recevant le buste, manifesta une vive satisfaction. On le surprit le contemplant avec un sentiment de reconnaissance qui donnait à ses traits une expression remplie de douceur. Le buste avait été placé sur une console. Presqu'au même moment, la dame du Pont-Royal envoyait à l'émir une magnifique corbeille de fleurs. L'émir, sans s'inquiéter de la personne qui lui faisait cet envoi, prit la corbeille et la porta devant le buste du Prince avec un sourire qui semblait lui dire: A toi ces fleurs; je n'ai rien à moi. Prends ce que l'on me donne; pare-toi des dons que je reçois!

Je comprends fort peu les déclarations d'amour faites à l'émir, je ne comprends pas davantage l'enthousiasme frénétique qu'il a inspiré, mais je n'hésite pas à dire qu'il est digne de l'intérêt et de l'estime de la France. Ses lettres sont empreintes de loyauté et d'un sentiment de reconnaissance si vrai, si profond, que je sens en les lisant, que le Prince n'aura pas de cœur plus dévoué, d'ami plus sincère que ce noble ennemi.

---

La veille du jour où le Prince est rentré dans Paris, deux ouvriers causaient en travaillant près du Louvre.

— Qu'est-ce donc qu'on nous disait sous la Ré-

publique, qu'il n'y avait pas d'argent. Il en trouve bien LUI, pour nous faire travailler, et cette besogne-là nous plaît mieux que l'aumône des ateliers nationaux.

— Ah ! tais-toi, avec ta République, elle n'a rien su faire.

— Et voilà que le petit Napoléon, comme ils l'appellent, les a tous enfoncés. Il a fait pour le peuple, ce que la République n'avait pas osé faire ! Il est furieusement fort ce petit-là !

Toute l'histoire de 1848 et de 1852, se trouve renfermée dans ce court dialogue entre deux tailleurs de pierres.

---

Le voyage du Midi, est et sera l'un des plus beaux fleurons de la couronne que le peuple français a posé sur la tête de l'héritier de l'Empereur.

Brave jusqu'à l'audace, exempt de haine, de défiance, rendant souvent le bien pour le mal, oubliant l'offense, se rappelant les services rendus, ayant la religion de la reconnaissance, simple dans ses goûts, sans vanité, sans orgueil, ne sachant pas voir souffrir, allant au devant de l'infortune, aimant tout ce qui est noble, élevé, à quelque parti que l'on appartienne : voilà ce qu'est le Prince-Napoléon, voilà pourquoi l'artiste, le poète, le soldat, le paysan, l'ouvrier, le pauvre, tendent leurs bras vers lui.

On ne parle plus que de l'Empire, tous les partis, toute l'Europe, le monde entier, ont les yeux sur la France. Plus elle était descendue dans l'es-

prit des nations, sous le gouvernement provisoire plus elle tient à se relever, plus elle tient à reprendre son rang, sa gloire.

Vous tous, orléanistes, légitimistes, républicains, qui aimez la France pour ELLE et non pour vous, ralliez-vous autour d'un pouvoir assez fort, assez généreux pour infuser un sang nouveau dans les veines régénérées de la patrie. On a brûlé le trône des rois, mais on a laissé debout le trône de l'Empire!

L'Empire c'est la jeunesse, la vie, la force, le travail, le commerce, les arts! c'est le souffle de Dieu qui passe sur la France, et qui lui dit: Sois grande encore!

2790